

hâlées, seulement je les crois blanches en dessous, et on s'en doute encore. Mon nez, un peu court, me fait l'effet d'un individu si pressé de voir le monde qu'il n'a pas pris le temps de se finir avant d'y entrer ; et Dieu sait pourtant s'il y avait de la marge pour cela au trizin dont je l'y conduis ; et ma bouche ressemblé à toutes les bouches . . . qui ne sont pas trop laides. Mon seul chagrin est la nuance de mes cheveux, d'un blond si rouge qu'il en est plus rouge que blond, et avec des mèches inégales qui tranchent au milieu comme la rainure d'une jupe de paysanne. S'il faut en croire les dires de ma tante, je ne serais point grande, et elle a une façon de murmurer, quand je me trouve près d'elle : " petite femme ! " qui me remet au ras du sol. La vérité est que j'arrive à la hauteur de son coude, et que je ne connais pas dans le pays un seul homme qui lui dépasse l'épaule ; la proportion me semble suffisante . . .

Et c'est ainsi faite, et ainsi pensante, que j'attends dans ma tour enguirlandée de lierre, dont le pied se perd dans la neige, mon libérateur et mon héros.

II

2 Mars

Une chose qui m'a fait songé souvent et que je n'ai pourtant pas osé demander à ma tante, c'est la nature des rapports qui nous lient. Est-elle chez moi, ou suis-je chez elle ? Est-ce elle qui m'a recueillie dans son manoir, ou moi qui l'abrite dans ma ruine ? Et les deux tours et les quatre murs qui restent debout, et qui ont encore la force de porter leur nom " d'Erlange de Fond-de-Vieux, " sont-ils à Mlle. d'Épine ou à Mlle. d'Erlange ? . . .

Aussi loin que mes souvenirs remontent, je nous revois toujours, elle et moi, comme nous sommes encore aujourd'hui. Elle si froide, si sèche et si grande, enfermée éternellement dans la plus vaste chambre du château, du côté où donne le soleil, et où ne souffle pas le vent, et moi poussant à mon gré, dehors ou dedans, au froid ou à la pluie, sans qu'elle parût s'en douter. Entre nous deux, Benoîte : la cuisinière, la fermière, le somnelier et le jardinier incarnés en une seule personne qui est de plus mon unique amie, et Françoise à la roue du puits, tournant du même pas un peu plus agile peut-être, voilà tout.

Puis viennent mes deux années de couvent, ces deux années adorables, où on me parlait, où on m'appelait par mon nom, où mon lit dormait entre douze autres lits blancs tout pareils, sous les couvertures desquels j'éveillais de huchotements si joyeux rien qu'avec un signe, et pendant lesquelles j'ai appris tant de choses, sinon toutes celles qu'on nous enseignait aux heures de classe. Mon couvent où j'ai noué des amitiés éternelles, où on m'a montré à tordre mes cheveux et à ouvrir un éventail, où j'ai su pour la première fois ce qu'on appelait un idéal et comment il fallait qu'un homme, pour devenir un héros, fût nécessairement brun, pâle, un peu âgé, ténébreux et sarcastique ! . . . Qui me rendra les heures charmantes de mon couvent ? . . .

Si hauts que fussent ses murs, tous les bruits de Paris ne mouraient pas au dehors, et les jours de parloir, il entraient des bouffées profanes qui